

ARTS
140, Palais National - VIII^e

25 SEPTEMBRE 1963

1^{er} OCTOBRE 1963

AVANT LA III^e BIENNALE DE PARIS

un jeune peintre en 1963 est-il obligé de "faire la parade" ?

LE 28 septembre s'ouvre au Musée d'Art moderne la Troisième Biennale de Paris. Français ou étrangers, plusieurs centaines de jeunes artistes âgés de moins de trente-cinq ans vont affronter non seulement leurs œuvres mais leurs ambitions, leurs espérances et leurs moyens. Périodiquement, en plusieurs points du monde entier, ces rassemblements s'organisent et il n'est sans doute pas actuellement un seul jeune peintre ou jeune sculpteur à qui n'ait été donnée, s'il le désire, la possibilité d'y participer. C'est que ceux-ci sont devenus l'objet d'un immense spectacle à l'échelle internationale, d'une gigantesque « parade » soutenue par la presse, la radio et la télévision. Pierre Cabanne, assisté de Jean-Jacques Levêque, a demandé à quatre jeunes

peintres, qui, tous à l'exception d'un seul, ont participé aux Biennales passées, ce qu'ils attendaient de cette « parade ». Ce sont : Carrade, 40 ans ; Spitzer, 36 ans ; Luc Simon, 39 ans et Vigroux, 41 ans ; ces deux derniers Prix de la Critique 1963.

PIERRE CABANNE. — Vous concevez de peindre sans jamais exposer ?

CARRADE. — Non, mais je crois que ce qui compte, ce sont les expositions particulières et c'est tout. Je ne crois pas tellement à ces histoires de Biennales ou de Salons. Si vous voulez, la peinture subit la même oscillation que celle que subit — pour les jeunes — le théâtre ou le cinéma ; la publicité s'en empare et alors chacun veut se faire une place ; on fait n'importe quoi, plus on est extravagant...

Vous n'avez qu'à voir comme les choses tombent : un Buffet dégringole, il s'incline lentement...

PIERRE CABANNE. — Vigroux, est-ce que, vivant en province, vous concevez de peindre sans exposer ?

VIGROUX. — Je crois qu'il est nécessaire d'exposer lorsqu'on a réalisé certaines toiles dont on est satisfait.

PIERRE CABANNE. — Qu'attendez-vous de ces manifestations ?

VIGROUX. — Tout de même une mise au point pour moi-même, voir les toiles dans un autre milieu... Une confrontation exactement, de façon à ce que le spectateur... Je crois que c'est absolument nécessaire.

PIERRE CABANNE. — Tandis que vous, Carrade, vous n'avez pas besoin de confrontation ?

CARRADE. — Si... On a besoin de confrontation, on a besoin de montrer sa peinture, elle n'existe que lorsque des yeux la regardent... Dans l'atelier elle n'existe pas, la lumière, pour une peinture, c'est les yeux des autres, mais, cependant, on a besoin aussi de s'isoler tout d'un coup, de s'enfermer dans sa tour, parce qu'on ne peut plus ferrailer

à droite et à gauche ; alors, on se ferme, on se resserre sur son idée. Il suffit d'avoir une seule idée et de la tenir ; après, on peut la montrer de loin en loin ; il arrive un moment où l'on prend une espèce de certitude, en rapport avec son propre combat, et c'est à ce moment-là qu'on n'a plus tellement besoin de montrer à tout bout de champ une toile, surtout qu'une toile est perdue dans un Salon.

Ce qui me chagrine beaucoup, dans cette histoire-là, c'est que, quand on va voir, une Biennale ou un Salon, on passe d'un tempérament à un autre, d'un esprit à un autre, il faut que, sans arrêt, on se disloque la sensibilité pour se mettre dans un autre univers, une autre tentative, une autre spiritualité.

Dans une exposition, on voit, en quelque sorte, une partie de l'univers du peintre qui se révèle, mais dans un Salon ce sont des morceaux, ce sont des petits bouts de pâtes qui sont ajoutés, c'est un toast, une espèce de lunch...

PIERRE CABANNE. — Est-ce que, dans ces conditions, vous concevez l'utilité d'un rassemblement comme la Biennale ?

VIGROUX. — Je ne vois pas une raison majeure.

CARRADE. — C'est l'affaire de M. Malraux !

LUC SIMON. — Ce n'est pas intéressant de s'apercevoir qu'à partir du moment où l'on veut organiser une manifestation universelle les toiles exposées sont toutes pareilles, qu'elles viennent de France, de Yougoslavie ou autres, etc. Je crois que cela devient alors la comparaison d'une mode.

CARRADE. — Je crois que la Biennale est plus intéressante pour des peintres qui n'exposent pas que pour des peintres qui exposent. Au fond, moi, j'irai voir la Biennale, et je me balladerai là-dedans comme un type qui va à la foire !

VIGROUX. — Ou à la foire !
CARRADE. — Oui, mais une foire sympathique. J'irai de bon cœur.

LUC SIMON. — Il y a une forme de peinture que l'on pourrait appeler dans le silence, en ce moment, et une peinture dans le silence ; cette peinture dans le mouvement a beaucoup plus besoin d'être appuyée qu'une peinture dans le silence. Le silence, lui, a besoin d'être réconforté plus ou moins...

SPITZER. — Pour moi, en ce qui concerne la Biennale, il m'a semblé indispensable d'en faire partie une fois, étant donné que c'était de mon âge, mais je n'ai rien attendu de cela... Et d'ailleurs je n'ai rien eu !

PIERRE CABANNE. — Carrade disait tout à l'heure qu'il irait à la Biennale comme on va à la pêche, un peu pour voir ce qui se faisait...

SPITZER. — Par expérience je sais que les absents ont tou-

jours tort ; on ne se fait pas spécialement remarquer par son absence !

PIERRE CABANNE. — Est-ce que vous feriez une petite exposition modeste, seulement pour voir vos toiles ?

SPITZER. — J'en fais une en octobre.

LUC SIMON. — Mais une exposition seulement pour toi.

SPITZER. — Alors, je la fais tous les jours.

LUC SIMON. — Il y a actuellement une telle abondance de manifestations pour n'importe lequel d'entre nous que, pour employer un terme de métier, il est impossible de « fournir ». Je crois que si un jeune peintre, actuellement, acceptait toutes les possibilités de Salons plus ou moins intéressantes qui lui sont offertes, il faudrait qu'il travaille exclusivement pour fournir ces Salons.

Cela amène, je crois, à deux points : d'abord, nous sommes forcés d'être plus exigeants, d'essayer de trouver un Salon qui corresponde davantage à notre personnalité en refusant les autres, et, d'autre part, à mon avis, il est extrêmement difficile de choisir, ou de pouvoir rester fidèle à un Salon, parce que, par exemple, le Salon de la Jeune Peinture, qui a été longtemps un Salon qui représentait une certaine ligne et une certaine volonté dans cette ligne, eh bien ! ce Salon s'est dispersé plus au moins au fur et à mesure que l'esprit même de ceux qui l'avaient créé s'en est éloigné, chacun allant de son côté. Il en est de même pour le Salon de Mai.

Au fond nous rêvons tous de manifestations de combat !

CARRADE. — Combat ou pas, cela me fait penser à une espèce de foire, un étalage où se montre tout ce qui se fait. Et puis, un beau jour, on choisit, on se retire un peu du jeu parce qu'on commence à réfléchir, à penser ; la peinture prend une autre signification que celle d'un simple combat, si vous voulez, de forces contradictoires...